

GEORGE ORWELL

Les Principes de la novlangue

(1948)

La novlangue était la langue officielle de l'Océania. Elle avait été inventée pour répondre aux besoins idéologiques de l'Angsoc, ou Socialisme anglais.

En l'an 1984, la novlangue n'était pas la seule langue en usage, que ce fût oralement ou par écrit. Les articles de fond du *Times* étaient écrits en novlangue, mais c'était un tour de force qui ne pouvait être réalisé que par des spécialistes. On comptait que la novlangue aurait finalement supplanté l'ancilangue (la langue académique dirions-nous) vers l'année 2050.

Entre-temps, elle gagnait régulièrement du terrain. Les membres du Parti avaient de plus en plus de mal à employer des mots et des constructions grammaticales novlangues dans leurs conversations de tous les jours. La version en usage en 1984 et formulée dans les neuvième et dixième éditions du Dictionnaire novlangue était une version temporaire qui contenait beaucoup de mots superflus et de formes archaïques qui devaient être supprimés plus tard.

Nous nous occuperons ici de la version finale, perfectionnée, telle qu'elle est donnée dans la onzième édition du Dictionnaire.

Le but de la novlangue était non seulement de fournir un mode d'expression à la vision du monde et aux habitudes mentales des dévots de l'Angsoc, mais de rendre impossible tout autre mode de pensée.

Il était entendu que lorsque la novlangue serait une fois pour toutes adoptée et que l'ancilangue serait oubliée, une

idée hérétique – c’est-à-dire une idée s’écartant des principes de l’Angsoc – serait littéralement impensable, du moins dans la mesure où la pensée dépend des mots.

Le vocabulaire de la novlangue était construit de telle sorte qu’il pût fournir une expression exacte, et souvent très nuancée, aux idées qu’un membre du Parti pouvait, à juste titre, désirer communiquer. Mais il excluait toutes les autres idées et même les possibilités d’y arriver par des méthodes indirectes. Contribuaient à ce résultat l’invention de mots nouveaux et surtout l’élimination des mots indésirables, ainsi que le dépouillement des mots restants de leurs acceptions non orthodoxes et autant que possible de leurs sens secondaires.

Ainsi le mot *libre* existait encore en novlangue, mais ne pouvait être employé que dans des phrases comme « la voie est libre » ou « cet ouvrage est libre de droits ». Il ne pouvait être employé dans le sens ancien de « politiquement libre » ou de « intellectuellement libre ». En effet les libertés politique et intellectuelle n’existaient plus, même sous la forme de concept. Elles n’avaient donc nécessairement pas de nom.

Outre la suppression de mots définitivement hérétiques, l’appauvrissement du vocabulaire était considéré comme une fin en soi et on ne laissait subsister aucun mot dont on pouvait se passer. La novlangue était destinée, non pas à étendre, mais à diminuer le domaine de la pensée, et la réduction au minimum du choix des mots aidait indirectement à atteindre ce but.

La novlangue était fondée sur la langue que nous connaissons actuellement, bien que beaucoup de phrases novlangues, même celles qui ne contiennent aucun mot nouveau, seraient à peine intelligibles à notre époque.

Les mots novlangues étaient divisés en trois classes distinctes, connues sous les noms de vocabulaire A, vocabulaire B (aussi appelé mots composés) et vocabulaire C. Il sera plus

simple de discuter de chaque classe séparément, mais les particularités grammaticales de la langue pourront être traitées dans la partie consacrée au vocabulaire A car les mêmes règles s'appliquent aux trois catégories.

VOCABULAIRE A. – Le vocabulaire A comprenait les mots nécessaires à la vie de tous les jours, par exemple pour manger, boire, travailler, s'habiller, monter et descendre les escaliers, aller à bicyclette, jardiner, cuisiner, et ainsi de suite... Il était composé presque entièrement de mots que nous possédons déjà, de mots comme : *coup, course, chien, arbre, sucre, maison, champ*. Mais, en comparaison avec le vocabulaire actuel, il y en avait un très petit nombre et leur sens était délimité avec beaucoup plus de rigidité. On les avait débarrassés de toute ambiguïté et de toute nuance. Autant que faire se pouvait, un mot novlangue de cette classe était simplement un son staccato exprimant un seul concept clairement compris. Il eût été tout à fait impossible d'employer le vocabulaire A à des fins littéraires ou à des discussions politiques ou philosophiques. Il était seulement destiné à exprimer des pensées simples, utilitaires, se rapportant en général à des objets concrets ou à des actes matériels.

La grammaire novlangue renfermait deux particularités essentielles. La première était une interchangeabilité presque complète des différentes parties du discours. Tous les mots de la langue (en principe, cela s'appliquait même à des mots très abstraits comme *si* ou *quand*) pouvaient être employés comme verbes, noms, adjectifs ou adverbes. Il n'y avait jamais aucune différence entre les formes du verbe et du nom quand ils étaient de la même racine.

Cette règle du semblable entraînait la destruction de beaucoup de formes archaïques. Le mot *pensée*, par exemple, n'existait pas en novlangue. Il était remplacé par *penser* qui faisait office à la fois de nom et de verbe. On ne suivait dans ce cas aucun principe étymologique. Parfois, c'était le nom originel qui était choisi, d'autres fois, c'était le verbe.

Même lorsqu'un nom et un verbe de signification voisine n'avaient pas de parenté étymologique, l'un ou l'autre était fréquemment supprimé. Il n'existait pas, par exemple, de mot comme *couteau*, dont le sens était suffisamment exprimé par le nom-verbe *couper*.

Les adjectifs étaient formés par l'addition du suffixe *able* au nom-verbe, et les adverbes par l'addition du suffixe *ment* à l'adjectif. Ainsi, l'adjectif correspondant à rapidité était *rapiditable*, l'adverbe, *rapiditablement*.

On avait conservé certains de nos adjectifs actuels comme *bon*, *fort*, *noir*, *doux*, mais en très petit nombre. On s'en servait peu puisque presque tous les qualificatifs pouvaient être obtenus en ajoutant *able* au nom-verbe.

Aucun des adverbes actuels n'était gardé, sauf un très petit nombre déjà terminés en *ment*. La terminaison *ment* était obligatoire. L'adverbe *bien*, par exemple, était remplacé par *biennement*.

De plus, et ceci s'appliquait encore en principe à tous les mots de la langue, n'importe quel mot pouvait prendre la forme négative par l'addition du préfixe *in*. On pouvait en renforcer le sens par l'addition du préfixe *plus*, ou, pour accentuer davantage, du préfixe *doubleplus*. Ainsi *infroid* signifie « chaud », tandis que *plusfroid* et *doubleplusfroid* signifient respectivement « très froid » et « superlativement froid ».

Il était aussi possible de modifier le sens de presque tous les mots par des préfixes-prépositions tels que *anté*, *post*, *haut*, *bas*, etc.

Grâce à de telles méthodes, on obtint une considérable diminution du vocabulaire. Étant donné par exemple le mot *bon*, on n'a pas besoin du mot *mauvais*, puisque le sens désiré est également, et, en vérité, mieux exprimé par *inbon*. Il fallait simplement, dans les cas où deux mots formaient une paire naturelle d'antonymes, décider lequel on devait supprimer. *Sombre*, par exemple, pouvait être remplacé par *inclair*, ou *clair* par *insombre*, selon la préférence.

La seconde particularité de la grammaire novlangue était sa régularité. Toutes les désinences, sauf quelques exceptions mentionnées plus loin, obéissaient aux mêmes règles. C'est ainsi que l'imparfait et le participe passé de tous les verbes se terminaient indistinctement en *é*. L'imparfait de *voler* était *volé*, celui de *penser* était *pensé* et ainsi de suite. Les formes telles que *nageait*, *donnait*, *cueillit*, *parlèrent*, *saisirent*, étaient abolies.

Le pluriel était obtenu par l'adjonction de *s* ou *es* dans tous les cas. Le pluriel d'*œil*, *gaz*, *journal*, était, respectivement, *œils*, *gazes*, *journals*.

Les adjectifs comparatifs et superlatifs étaient invariablement obtenus par l'addition de suffixes. Les vocables dont les désinences demeuraient irrégulières étaient, en tout et pour tout, les pronoms, les relatifs, les adjectifs démonstratifs et les verbes auxiliaires. Ils suivaient les anciennes règles. *Dont*, cependant, avait été supprimé, considéré inutile tout comme les passés du conditionnel et du subjonctif.

Il y eut aussi, dans la formation des mots, certaines irrégularités qui naquirent du besoin d'un parler rapide et facile. Un mot difficile à prononcer, ou susceptible d'être mal entendu, était ipso facto tenu pour mauvais. En conséquence, on insérait parfois dans le mot des lettres supplémentaires, ou on gardait une forme archaïque, pour des raisons d'euphonie.

Mais cette nécessité semblait se rattacher surtout au vocabulaire B. Nous exposerons clairement plus loin, dans cet essai, les raisons pour lesquelles une si grande importance était attachée à la facilité de la prononciation.

VOCABULAIRE B. — Le vocabulaire B comprenait des mots formés pour des fins politiques, c'est-à-dire des mots qui, non seulement, dans tous les cas, avaient une signification politique, mais étaient destinés à imposer l'attitude mentale voulue à la personne qui les employait.

Il était difficile, sans une compréhension complète des

principes de l'Angsoc, d'employer ces mots correctement. On pouvait, dans certains cas, les traduire en ancilangue, ou même par des mots puisés dans le vocabulaire A, mais cette traduction exigeait en général une longue périphrase et impliquait toujours la perte de certaines connotations.

Les mots B formaient une sorte de sténographie verbale qui entassait en quelques syllabes des séries complètes d'idées, et ils étaient plus justes et plus forts que ceux du langage ordinaire.

Les mots B étaient toujours des mots composés. (On trouvait, naturellement, des mots composés tels que *langue script* dans le vocabulaire A, mais ce n'étaient que des abréviations commodes qui n'avaient aucune couleur idéologique spéciale.)

Ils étaient formés de deux mots ou plus, ou de portions de mots, soudés en une forme que l'on pouvait facilement prononcer. L'amalgame obtenu était toujours un nom-verbe dont les désinences suivaient les règles ordinaires. Pour citer un exemple, le mot *bonpenser* signifiait approximativement « orthodoxie » ou, si on voulait le considérer comme un verbe, « penser d'une manière orthodoxe ». Il changeait de désinence comme suit : nom-verbe *bonpenser*, passé et participe passé *bonpensé* ; participe présent *bonpensant* ; adjectif *bonpensable* ; adverbe *bonpensablement* ; nom verbal *bonpenseur*.

Les mots B n'étaient pas formés suivant un plan étymologique. Les mots dont ils étaient composés pouvaient être n'importe quelle partie du discours. Ils pouvaient être placés dans n'importe quel ordre et mutilés de n'importe quelle façon, pourvu que cet ordre et cette mutilation facilitent leur prononciation tout en indiquant leur origine.

Dans le mot *crimepenser* par exemple, le mot *penser* était placé le second, tandis que dans *penserpol* (police de la pensée) il était placé le premier, et le second mot, *police*, avait perdu sa deuxième syllabe. À cause de la difficulté plus grande de sauvegarder l'euphonie, les formes irrégulières étaient plus fréquentes dans le vocabulaire B que dans le

vocabulaire A. Ainsi, les formes adjectives : *miniver*, *minipax* et *miniam* remplaçaient respectivement : *minivraiable*, *minipaixable* et *miniamourable* simplement parce que *vraiable*, *paixable*, *amourable* étaient légèrement difficiles à prononcer. En principe, cependant, tous les mots B devaient recevoir des désinences, et ces désinences variaient exactement suivant les mêmes règles.

Quelques-uns des mots B avaient de fines subtilités de sens à peine intelligibles à ceux qui n'avaient pas maîtrisé l'ensemble de la langue. Considérons, par exemple, cette phrase typique d'un article de fond du *Times* : *Ancipenseur nesentventre Angsoc*. La traduction la plus courte que l'on puisse donner de cette phrase en ancilangue est : « Ceux dont les idées furent formées avant la Révolution ne peuvent avoir une compréhension pleinement sentie des principes du Socialisme anglais. »

Mais cela n'est pas une traduction exacte. Pour commencer, pour saisir dans son entier le sens de la phrase novlangue citée plus haut, il fallait avoir une idée claire de ce que signifiait *Angsoc*. De plus, seule une personne possédant à fond l'*Angsoc* pouvait apprécier toute la force du mot : *sentventre* (sentir par les entrailles) qui impliquait une acceptation aveugle, enthousiaste, difficile à imaginer aujourd'hui ; ou du mot *ancipenser* (pensée ancienne), qui était inextricablement mêlé à l'idée de perversité et de décadence.

Mais la fonction spéciale de certains mots novlangues, comme *ancipenser*, n'était pas tellement d'exprimer des idées que d'en détruire. On avait étendu le sens de ces mots, nécessairement peu nombreux, jusqu'à ce qu'ils embrassent des séries entières de mots qui, leur sens étant suffisamment rendu par un seul terme les englobant, pouvaient alors être effacés et oubliés. La plus grande difficulté à laquelle eurent à faire face les compilateurs du Dictionnaire novlangue ne fut pas d'inventer des mots nouveaux mais, les ayant inventés, de bien s'assurer de leur sens, c'est-à-dire de chercher quelles familles de mots ils supprimaient par leur existence.

Comme nous l'avons vu pour le mot *libre*, des mots qui avaient un sens hérétique étaient parfois conservés pour la commodité qu'ils présentaient, mais ils étaient épurés de toute signification indésirable.

D'innombrables mots comme : *honneur, justice, moralité, internationalisme, démocratie, science, religion*, avaient simplement cessé d'exister. Quelques mots-couvertures les englobaient et, en les englobant, les supprimaient.

Ainsi tous les mots groupés autour des concepts de liberté et d'égalité étaient contenus dans le seul mot *crimepenser*, tandis que tous les mots groupés autour des concepts d'objectivité et de rationalisme étaient contenus dans le seul mot *ancipenser*. Une plus grande précision était dangereuse. Ce qu'on demandait aux membres du Parti, c'était une vue analogue à celle des anciens Hébreux qui savaient – sans savoir grand-chose d'autre – que toutes les nations différentes de la leur adoraient de « faux dieux ». Ils n'avaient pas besoin de savoir que ces dieux s'appelaient Baal, Osiris, Moloch, Ashtaroh et ainsi de suite... Moins ils en connaissaient à leur sujet, mieux cela valait pour leur orthodoxie. Ils connaissaient Jéhovah et les commandements de Jéhovah. Ils savaient, par conséquent, que tous les dieux qui avaient d'autres noms et d'autres attributs étaient de faux dieux.

En quelque sorte de la même façon, les membres du Parti savaient ce qui constituait une bonne conduite et, en des termes excessivement vagues et généraux, ils savaient quelles sortes d'écarts étaient possibles. Leur vie sexuelle, par exemple, était entièrement réglée par les deux mots novlangues *crimesex* (immoralité sexuelle) et *bonsex* (chasteté).

Crimesex englobait les écarts sexuels de toutes sortes, la fornication, l'adultère, l'homosexualité et autres perversions et, de plus, la sexualité normale pratiquée pour elle-même. Il n'était pas nécessaire de les énumérer séparément puisqu'ils étaient tous également coupables et en principe passibles de la peine de mort. Dans le vocabulaire C, qui

comprenait les mots techniques et scientifiques, il aurait pu être nécessaire de donner des noms spéciaux à certaines aberrations sexuelles, mais le citoyen ordinaire n'en avait pas besoin. Il savait ce que signifiait *bonsex*, c'est-à-dire les rapports normaux entre l'homme et la femme, dans le seul but d'avoir des enfants, et sans plaisir physique de la part de la femme. Tout autre rapport était *crimesex*. Il était rarement possible en novlangue de suivre une pensée non orthodoxe plus loin que la perception qu'elle était non orthodoxe. Au-delà de ce point, les mots n'existaient pas.

Il n'y avait pas de mot, dans le vocabulaire B, qui fût idéologiquement neutre. Un grand nombre d'entre eux étaient des euphémismes. Des mots comme, par exemple, *joiecamp* (camp de travaux forcés) ou *Minipax* (ministère de la Paix, c'est-à-dire ministère de la Guerre) signifiaient exactement le contraire de ce qu'ils paraissaient vouloir dire.

D'autre part, quelques mots révélaient une franche et méprisante compréhension de la nature réelle de la société océanienne. Par exemple *prologav*, qui désignait les spectacles débiles et les nouvelles falsifiées que le Parti délivrait aux masses.

D'autres mots, eux, étaient équivoques. Ils avaient une connotation positive quand on les appliquait au Parti et négative quand on les appliquait aux ennemis du Parti. De plus, il y avait un grand nombre de mots qui, à première vue, paraissaient être de simples abréviations et qui tiraient leur couleur idéologique non de leur signification, mais de leur structure.

On avait, dans la mesure du possible, rassemblé dans le vocabulaire B tous les mots qui avaient ou pouvaient avoir un sens politique quelconque. Les noms des organisations, des groupes de gens, des doctrines, des pays, des institutions, des édifices publics étaient toujours abrégés en une forme familière, c'est-à-dire en un seul mot qui pouvait facilement se prononcer et dans lequel l'étymologie était gardée par un minimum de syllabes.

Au ministère de la Vérité, par exemple, le commissariat aux Archives où travaillait Winston s'appelait *Comarch*, le commissariat aux Romains *Comrom*, le commissariat aux Téléprogrammes *Télécom* et ainsi de suite.

Ces abréviations n'avaient pas seulement pour but d'économiser le temps. Même dans les premières décennies du xx^e siècle, les mots et phrases télescopés avaient été l'un des traits caractéristiques de la langue politique, et l'on avait constaté que la tendance à employer de telles abréviations était plus prononcée dans les organisations et dans les pays totalitaires. Ainsi les mots *Gestapo*, *Comintern*, *Impreccor*, *Agitprop*. Mais cette pratique, au début, avait été adoptée pour ainsi dire instinctivement. En novlangue, on l'adoptait dans un dessein conscient.

On remarqua qu'en abrégant ainsi un mot, on restreignait et changeait subtilement sa signification, car on lui enlevait la plupart des associations qui, autrement, y étaient attachées. La locution *communisme international*, par exemple, évoquait une image composite : universelle fraternité humaine, drapeaux rouges, barricades, Karl Marx, Commune de Paris, tandis que le mot *Comintern* suggérait simplement une organisation étroite et un corps de doctrine bien défini. Il se référait à un objet presque aussi reconnaissable et limité dans son usage qu'une chaise ou une table. *Comintern* est un mot qui peut être prononcé presque sans réfléchir tandis que *communisme international* est une locution sur laquelle on est obligé de s'attarder, au moins momentanément.

De même, les associations provoquées par un mot comme *Miniver* étaient moins nombreuses et plus faciles à contrôler que celles amenées par *ministère de la Vérité*.

Ce résultat était obtenu non seulement par l'habitude d'abrégé chaque fois que possible, mais encore par le soin presque exagéré apporté à rendre les mots aisément prononçables.

Mis à part la précision du sens, l'euphonie, en novlangue, dominait toute autre considération. Les règles de grammaire

lui étaient toujours sacrifiées si nécessaire. Et ce à juste titre, puisque ce que l'on voulait obtenir, surtout pour des fins politiques, c'étaient des mots abrégés et courts, d'un sens précis, qui pouvaient être rapidement prononcés et éveillaient le minimum d'écho dans l'esprit de celui qui parlait.

Les mots du vocabulaire B gagnaient même en force, du fait qu'ils étaient presque tous semblables. Presque invariablement, ces mots – *bonpensant*, *Minipax*, *prologav*, *crimesex*, *joiecamp*, *Angsoc*, *ventresent*, *penserpol*... – étaient des mots de deux ou trois syllabes dont l'accentuation était également répartie de la première à la dernière syllabe. Leur emploi entraînait une élocution volubile, à la fois martelée et monotone. Et c'était exactement à quoi l'on visait. Le but était de rendre l'élocution autant que possible indépendante de la conscience, spécialement l'élocution traitant de sujets non idéologiquement neutres.

Dans la vie de tous les jours, il était évidemment nécessaire, du moins quelquefois, de réfléchir avant de parler. Mais un membre du Parti appelé à émettre un jugement politique ou éthique devait être capable de répandre des opinions correctes aussi automatiquement qu'une mitrailleuse vide son chargeur. Son éducation lui en donnait l'appétit, le langage lui fournissait un instrument grâce auquel il était presque impossible de se tromper, et la texture des mots, avec leur son rauque et une certaine laideur volontaire, en accord avec l'esprit de l'Angsoc, aidait encore davantage à cet automatisme.

Le fait que le choix des mots fût très restreint y aidait aussi. Comparé au nôtre, le vocabulaire novlangue était minuscule. On imaginait constamment de nouveaux moyens de le réduire. Il différait, en vérité, de presque tous les autres en ceci qu'il s'appauvrissait chaque année au lieu de s'enrichir. Chaque réduction était un gain puisque, moins le choix est étendu, moindre est la tentation de réfléchir.

Enfin, on espérait faire sortir du larynx le langage articulé sans mettre d'aucune façon en jeu les centres plus éle-

vés du cerveau. Ce but était franchement admis dans le mot novlangue *canelangue*, qui signifie « faire coin-coin comme un canard ». Le mot *canelangue*, comme d'autres mots divers du vocabulaire B, avait un double sens. Pourvu que les opinions émises en *canelangue* fussent orthodoxes, il ne contenait qu'un compliment, et lorsque le *Times* parlait d'un membre du Parti comme d'un *doubleplusbon canelanguer*, il lui adressait un compliment chaleureux qui avait son poids.

VOCABULAIRE C. – Le vocabulaire C, ajouté aux deux autres, consistait entièrement en termes scientifiques et techniques. Ces termes ressemblaient aux termes scientifiques en usage aujourd'hui et étaient formés avec les mêmes racines. Mais on prenait soin, comme d'habitude, de les définir avec précision et de les dépouiller des significations indésirables. Ils suivaient les mêmes règles grammaticales que les mots des deux autres vocabulaires.

Très peu de mots du vocabulaire C étaient courants dans le langage journalier ou le langage politique. Les travailleurs ou techniciens pouvaient trouver tous les mots dont ils avaient besoin dans la liste consacrée à leur propre spécialité, mais ils avaient rarement plus qu'une connaissance superficielle des mots qui appartenaient aux autres listes. Il y avait peu de mots communs à toutes les listes et il n'existait pas, indépendamment des branches particulières de la science, de vocabulaire exprimant la fonction de la science comme une habitude de l'esprit ou une méthode de pensée. Il n'existait pas, en vérité, de mot pour exprimer *science*, toute signification de ce mot étant déjà suffisamment englobée par le mot *Angsoc*.

On voit, par ce qui précède, qu'en novlangue, l'expression des opinions non orthodoxes était presque impossible, au-dessus d'un niveau très bas. On pouvait, naturellement, émettre des hérésies grossières, des sortes de blasphèmes. Il était possible, par exemple, de dire : « Big Brother est in-bon. » Mais cet énoncé qui, pour une oreille orthodoxe,

n'exprimait qu'une absurdité évidente, n'aurait pu être soutenue par une argumentation raisonnée, car les mots nécessaires manquaient.

Les idées contre l'Angsoc ne pouvaient être conservées que sous une forme vague, inexprimable en mots, et ne pouvaient être nommées qu'en termes généraux qui formaient bloc et condamnaient des groupes entiers d'hérésies sans pour cela les définir. On ne pouvait, en fait, se servir de la novlangue dans un but non orthodoxe que par une traduction impropre des mots novlangues en ancilangue. Par exemple la phrase : « Tous les hommes sont égaux » était correcte en novlangue, mais dans la même proportion que la phrase : « Tous les hommes sont roux » serait possible en ancilangue. Elle ne contenait pas d'erreur grammaticale, mais exprimait une erreur palpable, à savoir que tous les hommes seraient égaux en taille, en poids et en force.

En 1984, quand l'ancilangue était encore un mode normal d'expression, le danger théorique existait qu'en employant des mots novlangues on pût se souvenir de leur sens primitif. En pratique, il n'était pas difficile, en s'appuyant solidement sur le *doublepenser*, d'éviter cette confusion. Toutefois, la possibilité même d'un tel écart aurait disparu avant deux générations.

Une personne dont l'éducation aurait été faite en novlangue seulement ne saurait pas davantage que *égal* avait un moment eu le sens secondaire de *politiquement égal* ou que *libre* avait un moment signifié *libre politiquement* que, par exemple, une personne qui n'aurait jamais entendu parler d'échecs ne connaîtrait le sens spécial attaché à *reine* et à *tour*. Il y aurait beaucoup de crimes et d'erreurs qu'il serait hors de son pouvoir de commettre, simplement parce qu'ils n'avaient pas de nom et étaient par conséquent inimaginables.

Et l'on pouvait prévoir qu'avec le temps les caractéristiques spéciales du novlangue deviendraient de plus en plus prononcées, car le nombre des mots diminuerait de plus en

plus, le sens serait de plus en plus rigide, et la possibilité d'une impropriété de termes diminuerait constamment.

Lorsque l'ancilangue aurait, une fois pour toutes, été supplantée, le dernier lien avec le passé serait tranché. L'histoire serait réécrite, mais des fragments de la littérature du passé survivraient çà et là, imparfaitement censurés et, aussi longtemps que l'on garderait l'ancilangue, il serait possible de les lire. Mais de tels fragments, même si par hasard ils survivaient, seraient plus tard inintelligibles et intraduisibles.

Il était impossible de traduire en novlangue aucun passage de l'ancilangue, à moins qu'il ne se référât, soit à un processus technique, soit à une très simple action de tous les jours, ou qu'il ne fût, déjà, de tendance orthodoxe (*bonpensant* en novlangue).

En pratique, cela signifiait qu'aucun livre écrit avant 1960 environ ne pouvait être entièrement traduit. On ne pouvait faire subir à la littérature prérévolutionnaire qu'une traduction idéologique, c'est-à-dire en changer le sens autant que la langue. Prenons comme exemple un passage bien connu de la Déclaration d'indépendance :

« Nous tenons pour naturellement évidentes les vérités suivantes : Tous les hommes naissent égaux. Ils reçoivent du créateur certains droits inaliénables, parmi lesquels sont le droit à la vie, le droit à la liberté et le droit à la recherche du bonheur. Pour préserver ces droits, des gouvernements sont constitués qui tiennent leur pouvoir du consentement des gouvernés. Lorsqu'une forme de gouvernement s'oppose à ces fins, le peuple a le droit de changer ce gouvernement ou de l'abolir et d'en instituer un nouveau. »

Il aurait été absolument impossible de rendre ce passage en novlangue tout en conservant le sens originel. Pour arriver aussi près que possible de ce sens, il aurait fallu embrasser tout le passage d'un seul mot : *crimepenser*. Une traduction complète ne pourrait être qu'une traduction idéologique dans laquelle les mots de Jefferson seraient changés en un panégyrique du gouvernement absolu.

Une grande partie de la littérature du passé était, en vérité, déjà transformée dans ce sens. Des considérations de prestige rendirent désirable de conserver la mémoire de certaines figures historiques, tout en ralliant leurs œuvres à la philosophie de l'Angsoc. On était en train de traduire divers auteurs comme Shakespeare, Milton, Swift, Byron, Dickens et d'autres. Quand ce travail serait achevé, leurs écrits originaux et tout ce qui survivait de la littérature du passé seraient détruits.

Ces traductions exigeaient un travail lent et difficile, et on pensait qu'elles ne seraient pas terminées avant la première ou la seconde décennie du XXI^e siècle.

Il y avait aussi un nombre important de livres uniquement utilitaires – indispensables manuels techniques et autres – qui devaient subir le même sort. C'était principalement pour laisser à ce travail de traduction qui devait être préliminaire le temps de se faire, que l'adoption définitive de la novlangue avait été fixée à cette date si tardive : 2050.

Traduction d'Amélie Audiberti pour l'édition Gallimard de *1984* parue en 1950, revue et corrigée par les Amis de Bartleby.

Les Amis de Bartleby, septembre 2015
lesamisdebartleby.wordpress.com